

Extraits de Villermé : *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie*, 2 volumes, 1840.

Le quartier de Lille où il y a, proportion gardée, le plus d'ouvriers pauvres et de mauvaise conduite, est celui de la rue des Étaques et des allées, des cours étroites, tortueuses, profondes, qui communiquent avec elle.

Les plus pauvres habitent les caves et les greniers. Ces caves n'ont aucune communication avec l'intérieur des maisons : elles s'ouvrent sur les rires ou sur les cours, et l'on y descend par un escalier, qui en est très souvent à la fois la porte et la fenêtre. Elles sont en pierres ou en briques, voûtées, pavées ou carrelées, et toutes ont une cheminée ; ce qui prouve qu'elles ont été construites pour servir d'habitation. Communément leur hauteur est de 6 pieds à 6 pieds et demi, prise au milieu de la voûte, et elles ont de 10 à 14 ou 15 pieds de côté.

C'est dans ces sombres et tristes demeures que mangent, couchent et même travaillent un grand nombre d'ouvriers. Le jour arrive pour eux une heure plus tard que pour les autres, et la nuit une heure plus tôt.

Leur mobilier ordinaire se compose, avec les objets de leur profession, d'une sorte d'armoire ou d'une planche pour déposer les aliments, d'un poêle, d'un réchaud en terre cuite, de quelques poteries, d'une petite table, de deux ou trois mauvaises chaises, et d'un sale grabat dont les seules pièces sont une paillasse et des lambeaux de couverture. Je voudrais ne rien ajouter à ce détail des choses hideuses qui révèlent, au premier coup d'oeil, la profonde misère des malheureux habitants ; mais je dois dire que, dans plusieurs des lits dont je viens de parler, j'ai vu reposer ensemble des individus des deux sexes et d'âges très différents, la plupart sans chemise et d'une saleté repoussante. Père, mère, vieillards, enfants, adultes, s'y pressent, s'y entassent. Je m'arrête... le lecteur achèvera le tableau...

Eh bien ! les caves ne sont pas les plus mauvais logements elles ne sont pas, à beaucoup près, aussi humides qu'on le prétend. Chaque fois qu'on y allume le réchaud, qui se place alors dans la cheminée, on détermine un courant d'air qui les sèche et les assainit. Les pires logements sont les greniers, où rien ne garantit des extrêmes de température : car les locataires, tout aussi misérables que ceux des caves, manquent également des moyens d'y entretenir du feu pour se chauffer pendant l'hiver...

Et que l'on ne croie pas que cet excès du mal soit offert par quelques centaines d'individus seulement, c'est à des degrés divers, par la grande majorité des 3000 qui habitent le quartier de la rue des Etaques, et par un plus grand nombre d'autres encore qui sont groupés, distribués dans beaucoup de rues, et dans peut être soixante cours plus ou moins comparables...

Chez presque tous les fabricants, la journée est de 15 heures, sur lesquelles on en exige 13 de travail effectif.

A Lille et dans ses faubourgs les ouvriers ordinaires du sexe masculin gagnaient par journée de travail, avant la crise des années 1836 et 1837, de 28 à 35 ou 40 sous, et communément 30 sous. Les plus forts, depuis 35 jusqu'à 50 sous, mais le plus grand nombre 40 à 45 sous ; Les plus habiles, les plus intelligents, ceux dont l'apprentissage est long, difficile, ou l'industrie particulièrement recherchée, depuis 45 sous jusqu'à 6 fr., mais la plupart 3 fr ou près de 3 fr. ; Les femmes bonnes et adroites ouvrières, de 20 à 40 sous, les autres de 12 à 20 sous ; Les jeunes gens de 12 à 15 ans, depuis 12 sous jusqu'à 25 ; Et les enfants plus jeunes, de 6 à 15 ou 16 sous.

Ainsi, en supposant une famille dont le père, la mère et un enfant de 10 à 12 ans reçoivent des salaires ordinaires, cette famille pourra réunir dans l'année, si la maladie de quelqu'un de ses membres ou un manque d'ouvrage ne vient pas diminuer ses profits, savoir :

Le père, à raison de 30 sous par journée de travail 450 fr.
 La mère,20300
 Un enfant,11 165

En tout915

Voyons maintenant quelles sont ses dépenses.

Si elle occupe seule un cabinet, une sorte de grenier, une cave, une petite chambre, son loyer, qui s'exige par mois ou par semaine, lui coûte ordinairement dans la ville, depuis 40 fr. jusqu'à 80.

Prenons la moyenne 60 fr.

Sa nourriture environ :

14 sous par jour, pour le mari 255

12 sous par jour, pour la femme 219

9 sous par jour, pour l'enfant 164

soit en tout638

Mais comme il y a très communément plusieurs enfants en bas âge, disons 738 fr.

C'est donc, pour la nourriture et le logement 798 fr.

Il reste par conséquent, pour l'entretien du mobilier, du linge, des habits, et pour le blanchissage, le feu, la lumière, les ustensiles de la profession, etc., une somme de 117 fr.

Certes, ce n'est pas assez. Supposez une maladie, un chômage, un peu d'ivrognerie, et cette famille se trouve dans la plus grande gêne...

La nourriture habituelle des plus pauvres ouvriers de Lille se compose de pommes de terre, de quelques légumes, de soupes maigres, d'un peu de beurre, de fromage, de lait de beurre ou de charcuterie. Ils ne mangent ordinairement qu'un seul de ces aliments avec leur pain. L'eau est leur unique boisson pendant les repas ; mais un très grand nombre d'hommes, et même des femmes, vont chaque jour au cabaret boire de la bière ou, plus souvent encore, un petit verre de leur détestable eau de vie de grains. Les ouvriers aisés se nourrissent mieux ; ils ont assez souvent le pot au feu ou quelque ragoût dans lequel il entre de la viande, et le matin une tasse de café ordinairement mélangé de chicorée, pris au lait et presque sans sucre. Enfin il existe à Lille, comme dans les autres villes manufacturières, des traiteurs gargotiers chez lesquels beaucoup d'ouvriers vont faire chaque jour un repas. Ils y portent leur pain, se font tremper la soupe et choisissent un mets. Parmi ceux ci, il y en a même qui ont leur ménage en ville ; mais alors la femme, qui travaille comme son mari dans les manufactures, n'a pas le temps de faire la cuisine.

Les ouvriers de Lille sont très souvent privés du strict nécessaire ; et cependant ils ne se plaignent point trop de leur sort, et ne se portent presque jamais à des émeutes. Sous ce rapport seulement, ils ressemblent aux malheureux ouvriers des manufactures de l'Alsace. La douceur, la patience, la résignation, paraissent être d'ailleurs le fond du caractère flamand.

Ils offrent très souvent une constitution scrofuleuse, surtout les enfants, qui sont décolorés et maigres. Les médecins de la ville m'ont affirmé que la phtisie pulmonaire moissonne beaucoup plus d'ouvriers en coton et de filtiers que d'autres habitants.

M. Villermé, Tableau de l'état physique et moral des ouvriers (Paris, 1840), t. 1.

Les salaires

En général un homme seul gagne assez pour faire des épargnes; mais c'est à peine si la femme est suffisamment rétribuée pour subsister et si l'enfant au-dessous de douze ans gagne sa nourriture. Quant aux ouvriers en ménage dont l'unique ressource est également dans le prix de leur main-d'œuvre, beaucoup d'entre eux sont dans l'impossibilité de faire des économies, même en recevant de bonnes journées. Il faut admettre au surplus que la famille dont le travail est peu rétribué ne subsiste avec ses gains seuls qu'autant que le mari et la femme se portent bien, sont employés pendant toute l'année, n'ont aucun vice et ne supportent d'autre charge que celle de deux enfants en bas âge. Supposez un troisième enfant, un chômage, une maladie, le manque d'économie ou seulement une occasion fortuite d'intempérance et cette famille se trouve dans la plus grande gêne, dans une misère affreuse : il faut venir à son secours...

La proportion des ouvriers qui ne gagnent pas assez pour se procurer le strict nécessaire ou ce que l'on

regarde comme tel, varie suivant les industries, leur état de prospérité ou de détresse et suivant les localités. Un filateur de Rouen [...] a trouvé en 1831, époque d'une crise marquée par l'abaissement des salaires, que les 6/10 de ses ouvriers ou 61 % supposés continuellement employés alors dans sa filature de coton ne gagnaient pas, chacun en particulier, le strict nécessaire dont il s'agit.

Villermé, t. II, pp. 13 et 17.

La durée journalière du travail

Cette durée est très longue, excepté dans les temps de crise : la journée est ordinairement pour tous les ouvriers employés dans les ateliers des manufactures de coton et de laine de 15 heures à 15 heures et demie sur lesquelles on en exige 13 de travail effectif. Terme moyen.

Dans un rapport fait à la société industrielle de Mulhouse le 31 mai 1837 on trouve ces propos remarquables :

Il est des filatures en France qui retiennent leurs ouvriers pendant 17 heures chaque jour et les seuls moments de repos pendant ces 17 heures sont une demi-heure pour le déjeuner et une heure pour le dîner, ce qui laisse 15 heures et demie de travail effectif.

Afin de mieux faire sentir combien est trop longue la journée des enfants dans les ateliers, rappellerai-je ici que l'usage et les règlements fixent pour tous les travaux, même pour ceux des forçats, la journée de présence à 12 heures, réduite à 10 heures par le temps des repos; tandis que pour les ouvriers qui nous occupent sa durée est de 15 heures à 15 heures et demie sur laquelle il y en a 13 à 13 et demie de travail effectif. Quelles différences !

En note Villermé cite cet extrait des « Notices statistiques sur les colonies françaises », 1837.

[les travaux des esclaves]... commencent au lever du soleil, cessent avec le jour [aux Antilles les jours sont à peu près égaux aux nuits : les plus courts ont plus de 11 heures, les plus longs n'en n'ont pas 13] et sont d'ailleurs suspendus dans la journée. En somme, la durée du travail ordinaire est, terme moyen, de 9 heures sur 24.

Idem, t. II, pp. 83 et 89.

Les enfants dans les manufactures sous la monarchie de juillet

Les seuls ateliers de Mulhouse comptaient en 1835 plus de 5000 ouvriers logés dans les villages environnants. Ces ouvriers sont les moins bien rétribués. Ils se composent principalement de pauvres familles chargées d'enfants en bas âge et venues de tous côtés, quand l'industrie n'était pas en souffrance, s'établir en Alsace, pour y louer leurs bras aux manufactures. Il faut les voir arriver chaque matin en ville et en partir chaque soir. Il y a parmi eux une multitude de femmes pâles, maigres, marchant pieds nus au milieu de la boue et qui, faute de parapluie, portent renversé sur la tête, lorsqu'il pleut, leur tablier ou leur jupon de dessus pour se préserver la figure et le cou, et un nombre plus considérable de jeunes enfants non moins sales, non moins hâves, couverts de haillons tout gras de l'huile des métiers tombée sur eux pendant qu'ils travaillent. Ces derniers, mieux préservés de la pluie par l'imperméabilité de leurs vêtements, n'ont pas même au bras un panier où sont les provisions pour la journée; mais ils portent à la main ou cachent sous leur veste ou comme ils peuvent le morceau de pain qui doit les nourrir jusqu'à l'heure de leur rentrée à la maison. Ainsi à la fatigue d'une journée déjà démesurément longue puisqu'elle est au moins de 15 heures vient se joindre pour ces malheureux celle de ces allers et retours si fréquents, si pénibles. Il en résulte que le soir ils arrivent chez eux accablés par le besoin de dormir, et que le lendemain ils en sortent avant d'être complètement reposés pour se trouver dans l'atelier à l'heure de l'ouverture.

Idem, t.1, p.25.

Les enfants employés dans les autres filatures et tissages de coton du Haut-Rhin et dans les établissements de même nature du reste de la France ne sont pas en général, il est vrai, aussi malheureux.

Mais partout pâles, éternés, lents dans leurs mouvements, tranquilles dans leurs jeux, ils offrent un extérieur de misère, de souffrance, d'abattement, qui contraste avec le teint fleuri, l'embonpoint, la pétulance et tous les signes d'une brillante santé qu'on remarque chez les enfants du même âge, à chaque fois que l'on quitte un lieu de manufactures pour entrer dans un canton agricole.

Beaucoup [de patrons alsaciens] signalent eux-mêmes les faits que je viens de rapporter, en gémissent et appellent de tous leurs vœux un remède à un si grand mal qu'ils sont cependant forcés de conserver dans leurs propres ateliers.

... Le remède au dépérissement des enfants dans les manufactures, à l'abus homicide qu'on en fait ne saurait donc se trouver que dans une loi ou un règlement qui fixerait d'après l'âge de ces ouvriers un maximum à la durée journalière du travail.

Idem, t. II, pp. 88 et 92.

Louis René Villermé est un médecin qui est chargé d'un rapport officiel. Il exprime le point de vue de la bourgeoisie, comme la plupart des témoignages sur ce sujet.